

« Que peut-on dire du mal ? »

**Conclusion du colloque virtuel du site [www.approximations.fr](http://www.approximations.fr)**

Pierre Serange (elsp),  
Webmaster du site [www.approximations.fr](http://www.approximations.fr),  
Titulaire d'une maîtrise dont le mémoire portait su  
« Bergson après Kant : le renouveau de la création »,  
soutenue en juin 2006 sous la direction de Pierre Montebello  
à l'Université Toulouse II Le Mirail.

**« L'histoire de la *liberté* commence par le Mal, car elle est l'œuvre de l'homme. »**  
Kant, *Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine*, Remarque<sup>1</sup>.

\*\*\*

Mon but ne saurait être, dans le cadre de cette petite conclusion, de réaliser une synthèse de tous les points de vue exprimés au cours de ces deux actes du premier colloque virtuel du site approximations, tout simplement parce qu'une telle démarche me paraît impossible, tant les perspectives qui se sont rencontrées au cours de ce colloque virtuel sont différentes. Tenter d'apporter, à partir des débats qui ont eu lieu, une réponse définitive à la question qui a guidé l'ensemble des échanges, à savoir « Que peut-on *dire* du mal ? », me paraît tout simplement vain, puisqu'il n'y a pas eu de volonté de consensus dans les débats : chacun a pu s'exprimer, ou dans son texte, ou dans les débats, ou dans les deux, dans ce qu'il avait de différent à *dire* du mal. Pour ne prendre qu'un seul exemple, celui de l'intervention qui a été la plus téléchargée, à savoir celle du Père Paul Bousquié, ce dernier a pu exposer ce que pouvait être une attitude possible d'un catholique, de nos jours, face à la question du mal<sup>2</sup>, sans chercher à convaincre qu'il s'agissait là de la seule manière possible de penser cette notion ; et la réaction de Meta, par exemple, qui saisissait rationnellement ce qui était exposé avec patience par Paul Bousquié dans son article et dans les débats, sans pour autant adhérer à ce qui était dit<sup>3</sup>, est en cela paradigmatique de ces échanges riches qui ont eu lieu au cours des deux Actes. Il n'y a pas eu de volonté, de la part des intervenants, d'*imposer* leur point de vue

<sup>1</sup> Phrase citée dans la traduction des *Opuscules sur l'histoire* de Kant par Stéphane Piobetta, GF Flammarion, 1990, Paris, p.154.

<sup>2</sup> L'article, à ce jour, a été téléchargé plus de 700 fois, et est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=19978>.

<sup>3</sup> On peut citer par exemple cette phrase de Meta : « Je ne comprends pas le texte de Paulb [Paul Bousquié]. Je le conçois, je veux dire que j'identifie les concepts, je saisis sa pensée, je vois de quoi il parle, mais ce à quoi il renvoie ne m'est rien, et je n'ai rien à dire sur ce texte, si ce n'est en tant que connaisseur de textes de théologie chrétienne, mais [Paul Bouquié] en parlera certainement mieux que moi », que l'on peut lire ici : <http://www.approximations.fr/o2php/viewthread.php?tid=1348&page=3>.

à tout prix, mais avant tout celui de l'*expliquer* ; à partir de là, des demandes d'éclaircissements ont pu avoir lieu de la part des autres membres, et des débats sont nés sur ce qu'engageait la position exposée par les différents auteurs. Mais, si l'on a pu voir des points communs entre différentes attitudes, des lignes de force se dégager comme autant de positionnements face au mal (ne pas le reconnaître comme concept pertinent ; ou au contraire le considérer comme réel et trouver, dans l'action, un moyen de le combattre et dans la création un moyen de l'exprimer et de survivre, pour ne prendre que ces exemples), ces rapprochements ne doivent pas nous faire oublier les nuances et les différences qui sont apparues au cours des échanges entre les différents acteurs de ce colloque.

Voilà ce qui rend, à mon sens, une *synthèse* des débats non seulement *vaine*, mais surtout *réductrice*, en ce qu'elle tendrait à faire croire que le plus important consisterait dans le catalogue des options possibles face au mal, dans une généralité englobante et floue qui nierait *de fait* ce qui a fait la richesse de ce colloque, et qui est au centre de son concept, tel qu'il a été défini par Gwénaëlle Thual : *les échanges eux-mêmes*<sup>4</sup>. Ce colloque virtuel ne saurait se résumer : il a été une *expérience de vie* pour ceux qui y ont participé, et qui ont parfois vu leur position changer sur le mal ou sur les conceptions exposées, comme celle de Seb sur le catholicisme par exemple, au cours d'échanges intenses, exigeants et riches avec Paul Bousquié<sup>5</sup>. C'est redire là-encore la continuité qu'il y a entre ce concept de colloque virtuel et le concept même du site approximations, qui fête déjà ses cinq ans<sup>6</sup> en ce mois de juin : l'important, comme le résumait parfaitement Emmanuel Barot dans la présentation qu'il faisait du projet approximations sur le site de l'Université Toulouse II<sup>7</sup>, n'est pas dans le point d'où l'on part, ni même un quelconque point d'arrivée qui serait commun, par un accord superficiel des membres entre eux. Ce qui compte, c'est le *mouvement* de la pensée en lui-même, dans ses *changements interactifs avec autrui*, et la manière dont peu à peu une réflexion *se modèle* et *s'altère* au contact des autres perspectives. Voilà pourquoi les convergences n'importent pas plus que les différences, individuelles, qu'ont fait naître les débats, et, si l'on peut à grands traits dessiner des *postures* face au concept-même de mal, croire qu'en les présentant en quelques mots on en comprendrait la richesse serait une vraie *imposture*. Et c'est bien l'altérité qui a été au centre de nos préoccupations, par exemple

---

<sup>4</sup> Les échanges n'étant pas, pour Gwénaëlle Thual, réellement constitutifs des colloques tels qu'ils existent de manière « classique ». Comme elle l'écrivait, en effet, « la réponse et l'échange ne sont pas, d'emblée, constitutifs d'un colloque. Car, même en prenant mon courage à deux mains [...] je n'aurais fait que débiter une discussion (qui, durant un colloque discute réellement de ce qui est dit ?) et non prolonger un échange. Bref, il m'a fallu en venir au constat suivant : un colloque n'est pas fait pour échanger. », dans son texte de présentation du projet « Colloque virtuel », disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=17859> . Je tiens à la remercier, au sein de ce texte, d'avoir initié ce projet, et d'en avoir co-organisé l'Acte I, en collaboration avec Lionel Ben-Ahmed et moi-même, Lionel que je remercie ici d'avoir continué jusqu'au bout, avec moi, la co-organisation de l'Acte II de ce colloque virtuel.

<sup>5</sup> Echanges que vous pouvez retrouver ici : <http://www.approximations.fr/o2php/viewthread.php?tid=1348> .

<sup>6</sup> La première version du site a en effet duré de juin 2004 à octobre 2005, elle est toujours disponible, bien que caduque, à l'adresse suivante : <http://pagesperso-orange.fr/approximations/> .

<sup>7</sup> « Son objectif [du site], par la diversité des thèmes soulevés et des participants, est de proposer un style d'intervention et de réflexion collective enrichi qui "altère l'ego", selon ce principe que ce n'est pas tant le point initial, ou d'arrivée, de la pensée, que sa trajectoire qui importe. ». La présentation complète est disponible ici : [http://w3.philo.univ-tlse2.fr/rubrique.php3?id\\_rubrique=30](http://w3.philo.univ-tlse2.fr/rubrique.php3?id_rubrique=30) , présentation dont nous tenons à remercier l'auteur, ce d'autant plus qu'il l'a faite spontanément.

quand, dans l'article de Pierre Guillaume Paris<sup>8</sup> (Lomig) sur la notion d'infortune en anthropologie de la santé, l'auteur nous faisait voir, par son étude, que la maladie, comme « infortune », ne pouvait être réduite à sa simple compréhension occidentale, mais que, bien loin de s'exclure, plusieurs visions de la maladie pouvaient s'enrichir, notamment par la remise en cause de notre propre propension à croire à la rationalité médicale comme d'autres croient à des mythes, dans notre culture occidentale.

Il y a eu, en effet, au cours de diverses interventions, en articles ou dans des posts<sup>9</sup>, une position consistant à *nier le mal* comme étant un *concept pertinent pour décrire le réel*. Dans cette perspective, si nous souffrons, cela ne doit pas nous conduire à postuler un mal à l'œuvre comme entité métaphysique au sein du monde, mais plutôt nous engager à comprendre ce qui nous fait souffrir, comme par exemple de fausses représentations du réel, et à nous amener sur le terrain de l'action pouvant seule être libératrice par rapport à ce sentiment de souffrance, qui, s'il n'a jamais été nié en tant que tel, peut être dépassé par des actions régulées selon des représentations adéquates de la réalité, se libérant au fond de ce qui fait mal en agissant pour le mieux, en conformité avec notre nature. Sous ces traits généraux se dessine une attitude que l'on pourrait qualifier de *rationaliste*, puisque voulant *rendre raison d'un sentiment de souffrance sans reconnaître un quelconque mal existant au sens fort*. Ce premier type d'approche a pu, sous des formes très diverses, être exploré par notre réflexion commune à partir des textes de Lionel Ben-Ahmed<sup>10</sup> (Telamonide) sur les stoïciens, de Simon Merle<sup>11</sup> (Megalo Paul) sur Spinoza, et même, en un certain sens, par celui de Moëra Saule<sup>12</sup> (Moeras) sur le bouddhisme indien – même si, dans ce dernier texte, c'est moins la raison discursive que la compréhension, par différentes étapes, de la nature du monde, qui doit nous pousser à nous battre pour la vie, et à ne pas être affaiblis par la représentation que nous pourrions avoir de la souffrance. Quoi qu'il en soit, ces textes *refusent toute transcendance au concept de mal*, tout en se plaçant résolument dans une optique de *l'action juste*. En cela, Charles T. Wolfe<sup>13</sup> (ctw), a sans doute pointé un aspect important pour ce débat, lorsqu'il dit qu'il « n'y a pas d'opposition catégorielle entre nature et morale<sup>14</sup> », ce en quoi, sans « sacraliser le mal<sup>15</sup> », on peut néanmoins le définir généralement, comme le fait notre auteur, « comme ce qui nuit à la vie<sup>16</sup> ».

Mais cette position s'est vue être confrontée à un autre type de rapport au mal, qui lui reconnaissait *une réalité pleine et entière à ce concept de mal*, le trouvant *totalelement adéquat pour décrire la souffrance que peuvent éprouver certaines personnes*. L'intervention de Fanny Lefebvre<sup>17</sup> (anacolythe), en cela, avec l'interview de Serge Smulevic, ancien déporté des camps de concentration, qui a produit des dessins pour le procès de Nuremberg, a pu nous

<sup>8</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/textes/infortune-PGParis.pdf> .

<sup>9</sup> Tel celui de Meta, disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/viewthread.php?tid=1348> .

<sup>10</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=17861> . Notons que nous donnons en premier le nom « réel » de l'auteur de l'article en question, puis, entre parenthèses, son pseudo sur le forum [www.approximations.fr/o2php](http://www.approximations.fr/o2php).

<sup>11</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=18294> .

<sup>12</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=19807> .

<sup>13</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=18184> .

<sup>14</sup> <sup>13</sup> <sup>14</sup> Citations extraites de la p.6 de l'article de Charles T. Wolfe, « Puissances et limites de la

<sup>15</sup> naturalisation : le cas de la morale », dont l'adresse se trouve dans la note 13.

<sup>16</sup>

montrer que l'art pouvait, premièrement, témoigner d'une souffrance que les personnes ont vécue, et du mal dont ils affirment, pour la plupart, l'existence, dans un épisode atroce de notre Histoire. Ainsi, le mal, *entité métaphysique* dont la *preuve* semble impossible à apporter de manière certaine, se révèle plutôt dans l'*épreuve* de ces personnes qui ont « senti » un tel mal à l'œuvre dans le monde. Témoigner, pour l'Histoire ; témoigner, pour ne pas oublier ; témoigner, enfin, pour se libérer d'une expérience traumatisante où beaucoup de déportés ont ressenti le mal au plus profond de leur être comme existant. L'activité artistique, là-aussi comme *action* ou *réaction* face au mal, pour à la fois *en témoigner*, mais le *sublimer* dans un acte cathartique de création, semble être une manière de lutter contre le mal, non pas comme concept erroné, mais comme réalité existante face à laquelle d'autres valeurs doivent triompher.

Du mal vécu, ressenti dans l'art, nous sommes passés, par l'intervention d'Anne Coignard<sup>18</sup> (AnneC) sur Tolstoï et Broch, à ce que pouvait être le mal dans l'art – ou le mal de l'art, entendu comme perversion d'une activité qui ne semble plus pouvoir s'exercer de manière authentique, à l'époque de « l'art kitch ». La perversion de l'art par les mœurs à l'œuvre dans la société manifeste un délitement de l'éthique, ce qui est aussi une manière pour l'art de témoigner, dans une dimension plus politique, d'un mal social ayant des conséquences esthétiques. En effet, ces conséquences, qui révèlent par cette transformation de l'art les inégalités politiques à l'œuvre dans nos sociétés, sont peut-être plus facilement identifiables pour le penseur que d'autres processus sociaux. En ce sens, c'est bien *la fonction sociale de l'artiste* qui est ici en jeu : peut-on toujours penser que l'art peut transformer le réel, d'abord en en étant *le reflet*, puis en permettant *d'agir au sein-même de la pratique artistique* contre ce double mal corollaire, esthétique et politique ? C'est une des questions qui semblait ressortir de nos échanges.

Mais il est évident que l'art n'est pas le seul à reconnaître, dans le mal, un concept pertinent pour décrire notre réalité, et ainsi la changer. L'interlude proposé par Christelle Serange<sup>19</sup> (Chris 11), dans son poème sur le mal, a en cela eu le grand mérite de donner, outre l'écriture elle-même comme *pratique artistique, le rapport à une transcendance divine* comme manière de *sublimer* le rapport au mal vécu, subi, voire tentateur. Il était en cela annonciateur des problématiques lancées par le texte de Paul Bouquie<sup>20</sup> (Paulb), problématiques dont la pertinence s'est vue à la qualité des échanges qui ont suivi la parution de ce texte. Le mal, dès lors qu'on le voit ou qu'on le sent à l'œuvre sur Terre, peut se traduire par une *révolte*, y compris pour la personne qui a la foi chrétienne. Considérant le mal comme *une réalité* dont on se saurait *expliquer*, à notre niveau d'êtres humains, *la raison d'être*, il s'agit, pour le catholique, nous dit Paul Bousquie, de tenter de *comprendre l'autre dans sa souffrance*, de l'aider, et, en cela, combattre le mal et les injustices dans des *actions* qui ne devront rien être d'autre que *l'expression de la logique de l'amour envers tout autre*. Cela renvoie la mission que s'assignent les catholiques face au Tout-Autre dont parle Levinas en

<sup>17</sup> Son article est disponible ici :

<http://www.approximations.fr/textes/larepresentationdumaldanslescampsdeconcentration.pdf> .

<sup>18</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=18834> .

<sup>19</sup> Son poème est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=17979> .

<sup>20</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=19978> .

désignant Dieu, et vers lequel les actions vertueuses envers autrui font signe, dans cette perspective. La question de la *volonté du mal*, que nous avons pu croiser dans nombre d'interventions, se fait ici d'autant plus cruciale que, de par le sentiment d'injustice que l'on peut ressentir quand l'on souffre, on peut avoir l'impression qu'une entité transcendante nous « veut » du mal...

Mais, même dans *notre expérience de tous les jours*, il peut sembler que l'on puisse avoir des périodes où *l'on veut le mal*, que ce soit pour soi ou pour autrui, précisément peut-être parce qu'on *en veut au mal* qui nous afflige. Le paradoxe socratique, « Nul n'est méchant volontairement », paraissait ainsi ne pas rendre compte de notre expérience la plus banale face à un mal dont Platon reconnaît pour autant l'existence. Il a fallu toutes les subtiles analyses de Létitia Mouze<sup>21</sup>, dans le dernier article, pour comprendre ce en quoi ce paradoxe, loin d'être l'expression d'un intellectualisme platonicien, bien qu'assimilant injustice et ignorance, était au contraire l'occasion pour Platon d'insister sur le fait que le philosophe ne sera jamais une pure âme, un pur intellect, un sujet connaissant désincarné. Le philosophe est un homme, et, si son corps peut être perçu comme une entrave pour la possession pleine et entière de la vérité, qui pourra s'effectuer selon certaines conditions après la dé-liaison de l'âme et du corps après la mort de ce dernier, il n'en demeure pas moins que tout le savoir qu'un être humain peut acquérir pour se délivrer de l'opinion, c'est-à-dire de l'ignorance, c'est-à-dire encore de l'injustice, il en fera l'acquisition avec l'entièreté de son être, âme et corps tendus vers l'action vertueuse... En cela, lutter contre le mal ne saurait consister à attendre la mort pour connaître la vérité, et, ainsi, ne plus pouvoir agir de manière méchante – puisqu'être mort, c'est dans tous les cas ne plus pouvoir agir du tout. Lutter contre le mal, pour Platon, semble donc être plutôt du côté *d'un engagement plein et entier du corps et de l'âme, dans une complétude sans laquelle on ne peut faire le bien*. Loin de réserver le savoir à une âme détachée de son corps, ce qui ferait du platonisme un pur intellectualisme, thèse soutenue encore par nombre de platoniciens de nos jours, Létitia Mouze nous a montré avec brio qu'en réalité, *pour Platon, « savoir, c'est sentir<sup>22</sup> »*. Dans cet *engagement entier de l'être en vue de l'action bonne*, par une interaction réciproque, guidée par la partie rationnelle de l'âme, de la théorie et de la pratique, Platon nous invite au fond à joindre nos forces pour lutter contre le mal, ce qui semble réunir toutes les perspectives esquissées dans ce texte conclusif : *l'action*, dans un rapport aussi bien au *sensible* qu'à la *raison*, est ce qui compte, dans la lutte contre le mal.

Si l'histoire de la liberté humaine commence peut-être par le mal, comme la citation de Kant donnée en exergue au début de cette conclusion le laisse à penser, *il est de notre responsabilité d'être humains de le combattre dans l'action*, et, si ce colloque pouvait permettre cette *prise de conscience*, de chacun, sur l'importance de l'orientation que l'on donne à nos actes, quoi que nous pouvons penser par ailleurs du mal, il serait pour moi une vraie réussite, *message d'espérance dans une entraide commune face aux malheurs, dans l'action vertueuse*, message que je suis heureux d'adresser, au-delà de l'espace et du temps, à ma marraine Anne-Marie Roudil à qui était dédié ce colloque virtuel, ainsi qu'à sa famille.

<sup>21</sup> Son article est disponible ici : <http://www.approximations.fr/o2php/attach.php?pid=20171> .

<sup>22</sup> Citation extraite de la dernière page de son article « Nul n'est méchant volontairement : encore une fois. Ou de l'anti-intellectualisme platonicien » dont l'adresse a été donnée par la note précédente. Je souligne.

Ainsi, un peu comme l'exprimait Kant dans l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, tout comme, de manière différente et pourtant analogue sur bien des points, Bergson l'explique dans Les deux sources de la morale et de la religion, il n'est peut-être pas déraisonnable de penser que *l'histoire de la liberté humaine finira par le bien*<sup>23</sup>.

Aussi, au-delà du succès inédit de ce colloque sur notre site, avec plus de 420 échanges, neuf articles, un poème, une interview, une bibliographie, dont certains ont été téléchargés plus de 700 fois, et les échanges complets, pour certains textes, lus par 336 personnes différentes (record absolu du site, pour l'intervention de Fanny Lefebvre), venant d'horizons divers, je voulais pour finir en remercier profondément tous les acteurs pour la qualité des moments de réflexion commune qu'ils ont permis, à leur manière, au cours de ce premier colloque virtuel. Alors merci à Lionel, Gwénaëlle, Pierre-Guillaume, Fanny, Serge, Christelle, Charles, Simon, Anne, Moëra, Paul, Létitia, mais aussi à Sébastien Miravete, Axel Foudrinier, Jean-Jacques Marimbart, pour leurs conseils ou leur investissement dans les débats proposés, dont je crois que *nous pouvons tous être fiers*. Merci à toutes les personnes qui ont parlé de ce colloque virtuel, qui l'ont lu, qui nous ont donné leurs avis. Un merci posthume aussi à Alain pour avoir permis, sur le plan technique, à ce colloque d'avoir lieu. Les échanges peuvent continuer, c'est le principe d'un colloque virtuel et on ne va pas clôturer les « topics » ; mais je crois qu'il était important de dire que *ce colloque, aventure humaine telle que nous l'avons voulue, s'achevait*. Il y en aura d'autres !

**Et, même si la réponse à la question « Que peut-on dire du mal ? » est sans doute impossible à donner, au moins pouvons-nous répondre, au vu de ce colloque, qu'il ne faut pas laisser au mal le dernier mot.**

---

<sup>23</sup> Le rapprochement, sur ce point, entre Bergson et Kant, est loin d'aller de soi, et mon but n'est pas ici de le justifier, puisqu'il est très possible qu'un futur travail, sans doute universitaire, se penche profondément sur le caractère justifié, ou non, de ce que je ne fais ici qu'évoquer comme possibilité éventuelle de point commun entre ces deux auteurs si différents.